
LES GRANDES BATAILLES CANADIENNES

LES GRANDES BATAILLES CANADIENNES

Les Canadiens à Paardeberg

par Desmond Morton

LES GRANDES BATAILLES CANADIENNES

LES GRANDES BATAILLES CANADIENNES

Les Canadiens à Paardeberg

LES GRANDES BATAILLES CANADIENNES

LES GRANDES BATAILLES CANADIENNES

Les Canadiens à Paardeberg

par Desmond Morton

Musée canadien de la guerre
Série des Grandes batailles canadiennes, No 2

Musée canadien de la guerre
LOGO Musée national de l'homme
BALMUIR Musées nationaux du Canada

(C) 1986

MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE
MUSÉE NATIONAL DE L'HOMME
MUSÉES NATIONAUX DU CANADA

Balmuir Book Publishing Ltd.
302-150, rue Wellington
Ottawa, Canada K1P 5A4

LES GRANDES BATAILLES CANADIENNES

L'histoire du Canada comprend des épisodes de lutte acharnée, de grande ou de petite ampleur, qui ont particulièrement marqué l'évolution de notre pays et transformé ou reflété le caractère de sa population. Le Musée canadien de la guerre entend, par la présente série de fascicules, rappeler ces batailles et ces escarmouches en des récits succincts, rédigés par des historiens de renom et relevés d'illustrations pertinentes. Les présentes monographies relatent certains moments cruciaux où des Canadiens et des Canadiennes ont eu à faire don de soi, et même souvent de leur vie, pour défendre les valeurs qui leur tenaient à coeur. Ces études leur sont dédiées dans un simple esprit de gratitude.

Victor Suthren
Musée canadien de la guerre

LES GRANDES BATAILLES CANADIENNES

Les Canadiens à Paardeberg par Desmond Morton

En février 1900, un régiment de Canadiens créa à Paardeberg, en Afrique australe, le modèle de toutes les guerres que mènerait leur pays au cours du 20e siècle. Ces soldats marchèrent et combattirent en fiers alliés de la Grande-Bretagne, conscients de leur rôle. Au moment de l'épreuve, ils surent faire preuve de courage et de compétence.

Faut-il que la population canadienne se soucie d'une bataille oubliée, menée dans une guerre futile il y a aussi longtemps? On pourrait croire que non. Déjà à cette époque, bien des Canadiens se demandaient quelle querelle pouvait nous opposer aux fermiers hollandais de deux distantes républiques du fin fond de l'Afrique australe. Comme souvent aujourd'hui, l'absence de renseignements n'empêchait pas de juger de l'intérêt de conflits entre protagonistes aussi distants. Les affrontements ethniques entre Britanniques et Afrikaners, semblables à certains égards à ceux que le Canada connaissait, demeuraient trop éloignés pour faire sens dans les collectivités canadiennes d'expression française et anglaise.

En 1814, les Pays-Bas avaient vendu à la Grande-Bretagne leur colonie du Cap de Bonne-Espérance. Les pionniers hollandais, appelés *Boers* -- un mot néerlandais signifiant «fermier» -- acceptaient mal l'administration étrangère, l'arrivée de hauts fonctionnaires britanniques et l'abolition de l'esclavage, en 1833. Bon nombre de Boers émigrèrent vers le nord, créant leurs propres républiques au Transvaal et dans l'État libre d'Orange. Leur société militaire simpliste - des commandos aguerris, élisant leurs propres dirigeants - menait une guerre constante à la population autochtone.

En 1877, la Grande-Bretagne annexa une république du Transvaal en faillite, afin de renforcer un maillon défaillant dans son contrôle du peuple zoulou et pour promouvoir une Union sud-africaine semblable à la confédération canadienne. Trois ans plus tard, une fois les Zoulous défaits, les Transvaaliens se révoltèrent contre le pouvoir britannique. Le 27 février 1881, les commandos boers défirent un contingent anglais à Majuba Hill.

Londres essuya cette humiliation et restaura l'autonomie gouvernementale, tout en obtenant des Boers la promesse que le Transvaal respecterait les droits politiques des sujets britanniques y habitant.

Puis, en 1886, on découvrit de l'or. On vit affluer au Transvaal des milliers d'immigrants, pour la plupart venus de pays anglophones. Dépassés en nombre et menacés dans leur patrie, les Boers du Transvaal refusèrent à ces *Uitlanders* (étrangers) le droit de vote. Dans une tentative audacieuse d'utiliser les *Uitlanders* pour renverser le régime boer et unifier l'Afrique australe, Cecil Rhodes, chef de la Colonie du Cap et le plus important millionnaire de la région, se prêta en 1897 à ce qu'on appela le «raid de Jameson». L'échec de ce coup d'État fut un fiasco pour Rhodes et son ami Leander Jameson, ainsi que pour le prestige britannique. L'arrestation de Jameson et de ses hommes et la publication de lettres contenant les détails du complot rendirent dès lors la guerre quasi-inévitable.

Mais en quoi tout cela pouvait-il concerner les Canadiens? Très peu de nos gens étaient alors impliqués. De plus, les politiciens canadiens de l'époque comprenaient très bien qu'une participation au conflit naissant ne pourrait qu'élargir le fossé séparant déjà les Canadiens d'expression française et anglaise. Et pourquoi ressusciter de tels souvenirs aujourd'hui? Ne vaudrait-il pas mieux oublier des batailles comme celle de Paardeberg?

Cela ne saurait être. Paardeberg est devenu plus que le point tournant d'une guerre où la puissance militaire britannique avait jusqu'alors décliné. Cette bataille a préfiguré le rôle militaire que jouerait le Canada durant tout le XX^e siècle. Sir Wilfrid Laurier pouvait bien insister que l'envoi d'un contingent canadien officiel ne saurait être interprété comme un précédent; après Paardeberg, il ne faisait plus de doute que les Canadiens participeraient aux futurs engagements armés de la Grande-Bretagne à titre d'alliés fiers de leur rôle. Les soldats du 2^e bataillon (service spécial) du *Royal Canadian Regiment* ont bel et bien servi de précurseurs aux Canadiens qui combattirent dans les Flandres, en Italie, en Normandie et en Corée. La réputation d'infanterie de première classe, acquise par un régiment canadien d'infanterie au terme de la bataille décisive d'une guerre longue et ardue, dissipa tout doute au *British War Office* quant à la compétence de troupes coloniales.

Bien sûr, il est peu probable que beaucoup des jeunes Canadiens qui s'enrôlèrent en octobre 1899 s'arrêtèrent au sens historique de leur geste. Plus rares encore furent ceux qui s'interrogèrent sur le bien-fondé de la cause de l'Empire. Les raids des commandos boers sur le Natal et la colonie du Cap suffisaient à les motiver. La plupart, d'ailleurs,

s'inquiétaient de savoir si leur contingent arriverait en Afrique avant la fin du conflit. Mais le ministre de la Milice ne pécha pas par manque de célérité. Entre le 15 octobre, lorsque Laurier endossa de mauvaise grâce la participation canadienne au conflit, et le 30 octobre, lorsqu'un navire surchargé, le *Sardinian*, appareilla du port de Québec, plus de 1 100 hommes furent recrutés, équipés et répartis en huit compagnies. Chaque province et territoire participait au contingent. Les Canadiens mirent un mois de plus à débarquer au Cap.

Le monde constatait déjà les limites évidentes de l'infanterie régulière britannique face aux francs-tireurs boers, beaucoup plus mobiles. Une bonne part de la garnison sud-africaine initiale était maintenant encerclée à Ladysmith. Au nord du Cap, les habitants du Transvaal et de l'État libre d'Orange, menés par le vieux Piet Cronje, avaient entouré la ville de Kimberley, chef-lieu de l'industrie du diamant. Un des trophées associés à la chute de la ville serait le symbole même de l'impérialisme, Cecil Rhodes. À peine une semaine après l'arrivée des Canadiens, la performance pitoyable des Britanniques avait dégénéré en une série de stupéfiants désastres, trois armées de l'Empire subissant successivement d'humiliantes défaites. À Magersfontein, dans une attaque de nuit menée en vue de briser le siège de Kimberley, la célèbre *Highland Brigade* fut stoppée et mise en fuite, laissant 1 000 morts et blessés derrière elle. À Colenso, le corps principal du contingent britannique, mené par sir Redvers Buller, se jeta imprudemment dans les défenses parfaitement situées des Boers et dut abandonner 1 127 hommes et 10 canons. À Stormberg, la division du général Gataerc fut elle aussi mise en pièces.

En Grande-Bretagne, les journaux qualifièrent ces désastres de "semaine noire". La reine Victoria se refusa à tout découragement et, d'un bout à l'autre de l'Empire, ses sujets s'empressèrent d'aller s'enrôler. On trouva un nouveau leader en la personne d'un minuscule vétéran borgne de la guerre coloniale indienne, lord Roberts, un maréchal âgé de 68 ans. Ses hommes, qui l'adoraient, l'appelaient simplement «Bobs». Ils se montraient beaucoup plus réservés face à son chef d'état-major, lord Kitchener, un ingénieur froidement ambitieux qui s'était illustré un an plus tôt dans la conquête du Soudan.

II

À la "semaine noire" succéda un long et inexplicable intermède d'inaction. Les Britanniques devaient soigner leurs blessures et rassembler des renforts. Le temps jouait en leur faveur. Ce sont les commandants boers, satisfaits de leurs victoires et de leurs sièges, qui sacrifièrent tout ce que leur

avait valu leur savoir-faire militaire. Les arrivants canadiens furent de ceux qui tirèrent bénéfice de cette pause. Inexpérimentés, désordonnés et en mauvaise condition physique après un mois en mer, la plupart d'entre eux se croyaient tout de même plus que prêts à affronter les Boers. Leur commandant ne s'y trompait pas. À 59 ans, le lieutenant-colonel William Otter avait connu plus d'engagements armés que tout autre officier de la milice canadienne. Il était à Ridgeway en 1866 lorsque les soldats canadiens avaient pris panique et fui. À Cut Knife Hill, en 1885, il avait vu des volontaires inexpérimentés refuser de bouger sous le tir des autochtones. En envoyant les Canadiens poursuivre leur entraînement à Belmont, sur la voie ferrée de Kimberley, les autorités britanniques ne voulaient que s'éviter des ennuis. Mais, pour le colonel Otter, c'était la chance de donner à ses troupes l'entraînement et la discipline qui en feraient les égaux des soldats réguliers britanniques. Il n'aurait que deux mois pour accomplir cette métamorphose.

Pendant que les Canadiens s'exerçaient et transpiraient sous le soleil brûlant de l'été sud-africain, en maudissant leur implacable commandant, une nouvelle stratégie britannique se dessinait. À leur arrivée au Cap le 10 janvier, Roberts et Kitchener avaient eu le temps de s'aviser de leur situation et d'y formuler une solution audacieuse. Il était essentiel de sauver Ladysmith et Kimberley, tout comme il était futile de lancer des renforts à l'appui de la campagne improvisée de Buller dans les collines du Natal, au nord. Roberts marcherait plutôt avec ses troupes sur la lointaine capitale des Boers, Pretoria. Il lancerait sa campagne à partir de la voie ferrée occidentale du Cap, non loin de la base canadienne à Belmont. Pendant que son infanterie traverserait laborieusement vers l'est les hauts et arides plateaux du *Veldt*, sa cavalerie rassemblée foncerait vers le nord pour couper les lignes d'approvisionnement du siège que menait tranquillement Piet Cronje devant Kimberley. En frappant à Bloemfontein, capitale de l'État libre d'Orange, Roberts pourrait soulager Kimberley et détourner une partie des Boers qui assiégeaient Ladysmith et retenaient Buller.

Cette stratégie misait sur un pari si risqué que les Boers pouvaient s'y laisser prendre. Peu de gens croyaient possible que le contingent britannique, au style si traditionnel, puisse s'éloigner beaucoup des voies ferrées. Pourtant Roberts proposait de lancer délibérément l'infanterie et la cavalerie à travers 150 km d'un territoire dont trois mois de sécheresse avaient fait un désert. Le transport de ses fournitures allait nécessiter des caravanes de chars à boeufs, qu'il faudrait des mois à assembler. Il faudrait presque autant de temps pour rebâtir une armée à partir des maigres renforts arrivant lentement au Cap depuis les garnisons britanniques. Mais le

vieux maréchal savait que les victoires sont rarement le fruit de la prudence. Fouetté par le sort des villes assiégées et par les nouveaux échecs de l'armée de Buller, Roberts décida de faire du 12 février son jour J. C'est sur la route que son armée terminerait ses préparatifs.

Ainsi, loin d'être abandonné dans quelque arrière-poste, le bataillon canadien se retrouva au coeur de la campagne qui débutait. Le 8 février, lord Roberts débarqua de son train à Belmont, inspecta la garde canadienne et informa un colonel Otter ravi que ses hommes s'intégreraient à l'armée de campagne. La maladie et l'émondage impitoyable pratiqué par Otter avaient réduit le contingent à moins de 900 hommes, mais ces survivants étaient maintenant aguerris aux épreuves de la vie militaire. Les ordres arrivèrent le 12 février. Cette nuit-là, les Canadiens se rendirent en train jusqu'à Graspan pour s'intégrer à la 19^e brigade nouvellement créée. Leur commandant, le major-général Horace Smith-Dorrien allait s'illustrer comme un des meilleurs officiers britanniques de son époque.

III

Pour les simples soldats, la guerre est un amalgame d'attente interminable et de brefs moments de passion, dans un perpétuel climat de mystère. Lord Roberts croyait aux vertus du secret. Le colonel Otter lui-même n'avait aucune idée du rôle qu'il allait jouer lorsque le vaste contingent britannique de 40 000 hommes s'ébranla enfin. Les Canadiens prenaient la route à la suite de deux divisions d'infanterie assemblées et lancées en hâte.

La chaleur était déjà étouffante à l'aube du 13 février. Même les deux mois du conditionnement ordonné par Otter n'avaient pas préparé les Canadiens à l'agonie de cette première journée de marche. Trop rigides, les uniformes de toile kaki, conçus au Canada pour l'occasion, irritaient la peau aux endroits vulnérables. Il en était de même de l'équipement Oliver, lui aussi canadien. La plupart des soldats se souviendraient toute leur vie de la soif ressentie durant cette première journée : «...nous continuons à tituber de l'avant, la langue aussi enflée qu'auparavant, la gorge en feu et les lèvres craquelées et à vif», écrivit un jeune Néo-Brunswickois. Lorsque les hommes, affolés par la soif, aperçurent quelques étangs vaseux, ils rompirent les rangs pour courir avaler «cette eau vite boueuse et putride de végétaux en décomposition». La marche prit fin à Ram Dam par une course jusqu'à un grand étang où se baignèrent les troupes et burent les chevaux. Une fois de plus, nota par la suite un vétéran, les Canadiens avalèrent désespérément de l'eau dans laquelle «en des circonstances normales, un homme n'aurait

pas voulu se laver les mains». À Ram Dam, la brigade canadienne se joignit à la célèbre *Highland Brigade* dans une nouvelle 9^e division relevant du lieutenant-général sir Henry Colville.

Au nord et à l'est, le projet de Roberts prenait forme. Alors que trois divisions d'infanterie avançaient péniblement vers l'est, la division de cavalerie menée par le major-général sir John French (un futur maréchal) traversait la rivière Riet le 12 et la Modder le 14. Dans une charge spectaculaire, French lança toute sa division sur une position boer, la traversant au galop, et presque sans une égratignure, dans une véritable nuée de poussière. Cet après-midi là, des patrouilles de cavalerie atteignirent Kimberley et, dès le soir, la plupart des assiégeants boers décampèrent en direction du nord. Cela permit à l'armée principale des Boers, menée par Piet Cronje, de maintenir sa position quasi-imprenable à Magersfontein. Cronje avait longtemps refusé de voir en les mouvements des Britanniques autre chose que des manoeuvres de diversion. Il était maintenant alité dans sa tente et en proie au désespoir, son épouse âgée caressant son front fiévreux. Demeurer sur place conduirait au désastre. Mais la fuite signifiait l'abandon des charrettes et des attelages de boeufs de ses hommes, sans parler des femmes et des enfants qui les avaient rejoints au camp. Enfin, la nuit du 15 février, Cronje donna ses ordres. Son armée de 4 000 hommes prendrait la route, mais elle le ferait en emportant l'ensemble du camp : femmes, enfants, charrettes et bagages. Forte de l'énergie de l'expérience et du désespoir, la longue colonne partit en pleine obscurité vers Bloemfontein, la capitale de l'État libre d'Orange. Une chance incroyable lui permit de passer inaperçue à moins de trois kilomètres de la première division de l'infanterie de Roberts. Ce n'est que le jour suivant que les Britanniques découvrirent, en voyant l'énorme nuage de poussière soulevé par les sabots et les roues, que Cronje les avait gagnés de vitesse.

La guerre, on l'a écrit, est une série d'accidents, mais rien n'est aussi prévisible que l'effet de la faim, de la soif et de l'épuisement. Le prix de l'audacieux coup de force de French fut la ruine de presque toute sa cavalerie. Vidés et assoiffés, les chevaux mouraient par dizaines. Épuisés, les éclaireurs faisaient moins bien leur travail. Lord Roberts avait peut-être surestimé la capacité de ses hommes. La nuit du 15, celle où Cronje s'était finalement mis en route, Roberts reçut la nouvelle d'un autre désastre.

Le 14 octobre, c'était au tour des Canadiens de traverser à gué la Riet, à Waterval. Deux cent hommes y demeurèrent pour faire passer le cours d'eau et des berges escarpées à de lourdes batteries navales. Trop épuisés pour reprendre la marche, 10 Canadiens restèrent sur place. Le jour suivant, le bataillon

d'Otter poussa jusqu'à Wedgraai. En fin d'après-midi, des coups de feu se firent entendre derrière lui. À Waterval, alors qu'un convoi britannique de 200 charrettes à boeufs se préparait à traverser la rivière, un puissant commando boer commandé par Christian De Wet, fondit sur le groupe depuis les collines environnantes. L'escorte, y compris les Canadiens, se défendit mais elle était trop peu nombreuse pour protéger le long convoi dispersé. À la tombée de la nuit, Roberts ordonna l'envoi de renforts mais l'attaque continua de plus belle. Il aurait fallu une opération d'envergure pour sauver le convoi, ce qui aurait immobilisé une campagne déjà en retard. Abandonner les charrettes lui coûterait la moitié des aliments de ses hommes et de ses chevaux. Le vieux maréchal se résolut à trancher : il laissa De Wet s'emparer du convoi. Les fantassins auraient à se contenter de demi-rations. "Je crois que les hommes le feront pour moi", dit-il aux membres de son état-major.

Ils le feraient mais cela pouvait se révéler inutile si Cronje arrivait à s'échapper. Le 16, French reçut l'ordre d'imposer à ses chevaux un dernier effort de poursuite, ce qui s'avéra insuffisant. Le 17 février, à midi, Cronje était déjà presque en sécurité. Alors que ses hommes préparaient les rives de la Modder pour en faciliter la traversée, les chevaux et les boeufs paissaient, dételés. Le miracle avait été accompli. Soudain, au milieu des animaux et des charrettes en désordre, se mirent à siffler et à éclater des obus. Les restes de la cavalerie de French et deux batteries d'artillerie hippomobile avaient réussi à mettre en joue les Boers. Postés dans les collines du nord-ouest, les Britanniques ouvraient maintenant le feu dans une ultime tentative pour retenir Cronje jusqu'à l'arrivée de l'infanterie.

C'était maintenant au tour des Boers d'être coincés. Ils pouvaient encore fuir, mais au prix de leurs charrettes et bagages. Il n'aurait pas été beaucoup plus difficile de mettre en déroute les quelques troupiers et fantassins montés de French. Au lieu de cela, Cronje commanda à ses hommes de disposer les charrettes en cercle - le traditionnel *laager* boer - et de se retrancher sur les rives de la Modder. Plusieurs hommes et animaux étaient trop épuisés pour repartir. Une bataille défensive donnerait l'avantage à ses franc-tireurs, alors que d'autres forces des Boers convergeraient à sa rescousse. D'autre part, les Britanniques, maintenant éloignés de leur voie ferrée, approchaient certainement des limites de l'endurance. En tenant bon au bord de la Modder, Cronje attirerait les *rooineks* à leur perte. La campagne de Paardeberg s'apprêtait à devenir une bataille.

IV

À plusieurs milles de là, les Canadiens, toujours sur la piste de l'arrière-garde de Cronje, avaient entendu des coups de feu et aperçu d'occasionnels éclairs dans le ciel de la nuit. De Wedgraai, ils profitèrent du frais de la nuit pour poursuivre leur avancée, bien que les insectes et un soleil implacable les empêchaient de se reposer pendant le jour. Les hommes somnolaient en marchant. À chaque halte, cinq minutes avant l'heure, ils tombaient endormis au sol, pour se faire bientôt réveiller par des cris et des coups de pied de leurs officiers et camarades. Les marches de nuit étaient particulièrement épuisantes, avec leur lot de haltes inexplicables, de crainte de s'égarer et de collisions contre des rochers invisibles. Pourtant le contingent canadien continuait de l'avant, certains appréciant maintenant les exaspérantes marches d'entraînement imposées par Otter à Belmont. Le 17, les hommes s'arrêtèrent à Klip Drift, certains trop fourbus pour même desserrer leur équipement. Les plus énergiques se déshabillèrent pour patauger dans une petite rivière boueuse. Ce soir-là, la marche reprit, les Canadiens devinant déjà le combat qui les attendait à l'aube. Cette fois-ci, le bataillon eut à escorter le train de charrettes de la division et le troupeau de boeufs destinés à l'abattage pour leur viande. Ce fut une nuit d'«arrêts incessants et de piétinement en attendant que le train nous rejoigne», écrivit plus tard Otter; «nous étions étouffés par la poussière et déshydratés, et il nous semblait que l'aube ou la fin de cette marche n'arriverait jamais». Après une marche de 37 kilomètres et peu après l'aube du dimanche 18 février, les fantassins arrivèrent à la crête d'une colline pour découvrir la plaine de Paardeberg. Sous leurs yeux s'étendait un panorama de canons, de chevaux et de soldats en mouvement. Ils allaient bientôt actualiser la vision romantique qui avait poussé la plupart de ces jeunes Canadiens à s'enrôler quatre mois auparavant. Sauf Otter et ses deux majors, presque aucun de ces hommes n'avait la moindre expérience du combat. Mais ils s'apprêtaient à vivre la plus grande des épreuves morales du militaire.

«Le soldat inexpérimenté a toujours hâte d'entreprendre son premier combat» nota un jeune de la Colombie-Britannique; «il pense moins à la douleur et aux risques courus qu'il ne le fera plus tard, à la lumière de l'expérience». Pendant que le colonel Otter ordonnait la distribution du déjeuner et d'une portion inhabituelle de rhum, quelques-uns de ses hommes dévalèrent la berge de la Modder pour s'y baigner rapidement. À Paardeberg, cette rivière était large de cinquante mètres, profonde d'un mètre et demi et la vitesse du courant atteignait presque 15 km/h. Mais cela n'avait pas empêché la *Highland Brigade* de la

traverser, même à grand-peine, dans une tentative avortée de percer la position de Cronje. La brigade de Smith-Dorrien passa à son tour la Modder afin d'attaquer les Boers, en venant de l'ouest et du nord. À 8 heures, Otter reçut ses ordres : il devait passer à gué la rivière, aligner ses troupes et procéder à l'attaque en traversant la plaine qu'il apercevait de son point de vue au sommet d'une colline. Plus tard, il se demanderait pourquoi on n'avait pas ordonné aux Canadiens de profiter du couvert offert par les arbres et les buissons qui bordaient la Modder. Mais il n'était pas de mise de contester les ordres d'un supérieur britannique.

En l'espace de quelques minutes, les Canadiens reformèrent les rangs et descendirent la berge escarpée. La moitié d'entre eux se jetèrent bras-dessus bras-dessous en travers du courant; les autres se cramponnèrent à un câble tendu en travers de la rivière. Rendus de l'autre côté, les fantassins détrempés se regroupèrent en quatre rangs de deux compagnies chacun, celles de Toronto et de l'Ouest canadien en tête. L'avance fut déclenchée au commandement d'Otter.

Les soldats avançaient dans une plaine désolée et brunâtre, marquée de quelques fourmilières surélevées. Devant eux, un bosquet d'arbres marquait un coude de la Modder. Otter ignorait que sur la gauche du groupe se trouvait un fossé escarpé menant à la rivière. Aucun signe de vie, sinon quelques *Highlanders* isolés, ne saluait l'avance des Canadiens. Posté sur une colline éloignée, Smith-Dorrien apercevait l'essentiel des événements mais il n'envoya pas d'ordres. Tel les autres commandants subalternes encerclant la position de Cronje, Otter était réduit à ses propres moyens. Le bataillon canadien - fort de quelque 800 hommes, les malades et l'équipe des bagages étant restés à l'arrière -- réussit à avancer presque un kilomètre. Puis, abrités par la berge de la rivière, les Boers ouvrirent le feu. Ça et là, des hommes tombèrent et les Canadiens réalisèrent que c'était sur eux qu'on tirait. La plupart se jetèrent au sol et rampèrent vers les rares abris disponibles. Ceux qui choisirent les fourmilières les trouvèrent particulièrement ciblées par les franc-tireurs boers et plus dangereuses qu'un simple repli du terrain. Dès 9 heures du matin, le bataillon était cloué au sol, alors que la plus proche position boer se trouvait à une distance variant entre 400 et 800 mètres.

C'était loin d'être le champ de bataille auquel ils avaient rêvé. Plaqués au sol, les hommes étaient nombreux à se sentir bien seuls. La nouvelle poudre sans fumée des franc-tireurs boers ne permettait pas de les localiser. Seuls le crépitement incessant des balles et les cris de plus en plus nombreux des blessés rappelaient aux Canadiens qu'ils étaient en pleine bataille. Le capitaine H.M. Arnold, un natif de Winnipeg qui

commandait la compagnie de l'Ouest, essaya de rallier ses hommes et tomba mortellement blessé. Des ambulanciers qui coururent à son aide furent eux aussi atteints. Finalement, c'est le médecin du bataillon, le capitaine Eugène Fiset, qui alla seul ramener l'officier. Le seul aumônier au bataillon, le père Peter O'Leary, fut un des rares Canadiens qui osa se déplacer. La plupart des hommes demeuraient immobilisés, craignant même de se gratter. Certains des réservistes en profitèrent pour mettre à jour leur journal personnel. Dès midi, le soleil et la soif imposèrent un véritable martyre aux Canadiens. En début d'après-midi, le ciel s'obscurcit et une averse soudaine laissa les hommes trempés et grelottants.

À l'abri d'une fourmilière, le colonel Otter se remémorait des batailles précédentes et priait pour que celle-ci connaisse une meilleure issue. Il savait d'expérience à quel point il serait difficile de remettre en mouvement ses hommes cloués au sol. Deux fois il lança presque une nouvelle attaque; deux fois il se ravisa. De son propre poste d'observation, Smith-Dorrien vit des Boers remonter le fossé situé à la gauche des Canadiens; il demanda un soutien d'artillerie afin de décourager tout tir d'enfilade. Mais il n'envoya pas d'ordres et n'en reçut aucun.

Les événements de cette première journée à Paardeberg furent à la fois simples et complexes. Dès l'arrivée des troupes britanniques, on les disposa en cordon autour du *laager* de Cronje. Au sud de la Modder, le commando dirigé par De Wet survint et tenta une audacieuse percée. Un combat en balançoire visant la prise de Kitchener Hill, élément essentiel à une échappée de Cronje, se déroula tout au cours de l'après-midi. De Wet et ses hommes finirent par s'en emparer. Élément supplémentaire de confusion dans le camp britannique, lord Roberts était tombé malade à Jacobsdal et une lutte de pouvoir opposait maintenant lord Kitchener au général Thomas Kelly-Kenny, l'irascible vieux commandant irlandais de la 6^e division. Kitchener eut gain de cause. Désespérément avide d'une victoire éclair, tant pour sa propre réputation que pour remédier aux déconvenues du contingent britannique, il tenta de forcer l'issue du combat. Courant de part et d'autre autour du périmètre, dans un état d'irritation croissante, il lança des unités d'infanterie épuisées dans des charges frontales sans espoir. Tout soutien ou coordination des mouvements de troupes avaient disparu. Un colonel britannique ayant reçu l'ordre de lancer son infanterie montée dans une charge-suicide préféra foncer seul à cheval vers les tranchées boer que de transmettre cet ordre. Il y laissa sa vie.

À 13 heures, Kitchener rencontra sir Henry Colville de la 9^e division et lui donna l'ordre de jeter dans la mêlée les réservistes de la division. Il s'agissait, en fait de la garde

responsable des bagages : le lieutenant colonel William Aldworth et trois compagnies de la *Duke of Cornwall's Light Infantry*. Impatient et trop sûr de lui, Aldworth sauta sur l'occasion. Bien que l'averse avait fait sortir de son lit la Modder, l'infanterie britannique arriva à la franchir et monta à l'assaut derrière les Canadiens. «Lorsque je rencontrai le colonel Aldworth, rapporte Otter, il me dit immédiatement de façon résolue et assez désagréable : "J'ai été envoyé pour conclure cette affaire et j'entends le faire à la pointe de la baïonnette".» Furieux de cet affront, le colonel Otter l'avertit que ce serait impossible mais le colonel britannique ne voulut rien entendre. À 17h15, les troupes britanniques se levèrent et se mirent à courir de l'avant. Au passage des Anglais, la plupart des Canadiens se joignirent à cette charge contre les positions boer. De sa colline, Smith-Dorrien assista horrifié à la levée soudaine des soldats vêtus de kaki. Des tranchées boer éclata un feu nourri qui toucha à mort Aldworth. Son adjudant et des douzaines d'autres hommes furent aussi tués. Les survivants de l'assaut s'effondrèrent à peine deux cent mètres plus loin.

Ce fut le dernier engagement à survenir ce jour-là sur le long périmètre entourant les positions des Boers. À 19h00, Otter prit la responsabilité d'ordonner le retrait de la plupart de ses hommes jusqu'à la rive. Des soldats restèrent sur place pour recueillir les blessés. À l'exception de quelques Boers qui continuèrent à faire feu sur ces volontaires, les hommes de Cronje se retirèrent aussi. À deux heures du matin, les derniers blessés avaient été ramenés. Une heure plus tard, lorsque leur vieux colonel reposa son bout de crayon, il avait dénombré 18 Canadiens morts et 63 blessés, dont 3 mortellement. La plupart étaient tombés au cours de cette dernière et futile poussée.

V

La première journée de bataille s'était révélée coûteuse et démoralisante pour chacun des deux camps. Les attaques imprudentes de Kitchener lui avaient coûté 1 300 hommes; consterné, Roberts était revenu de Jacobsdal pour reprendre le commandement. Les hôpitaux de campagne, appauvris en ressources par un Kitchener critique de leur prétendu gaspillage administratif, étaient maintenant débordés de blessés. Réduits à un quart de kilogramme de boeuf tendineux et à quelques biscuits par jour, les soldats britanniques affichaient déjà des signes de malnutrition. Le sort des Boers était encore pire. Il y avait 300 blessés à l'intérieur du laager et, en l'absence des médecins laissés à l'arrière dans leur fuite, les assiégés ne disposaient que du soutien des femmes. La pluie incessante d'obus avait détruit les charrettes et le bétail que Cronje avait tant risqué

pour sauver. Au nom de ses blessés et cherchant à gagner du temps, le général boer demanda une armistice de 24 heures. Inconscient de la présence de femmes et d'enfants dans le *laager* mais très au fait de l'avantage que donnerait ce délai à son rival, le pourtant chevaleresque Roberts s'y refusa. Des forces boers se massaient déjà à Poplar Grove pour venir à la rescousse du contingent en difficulté. Roberts ne pouvait permettre aucun répit; au contraire, il devait organiser ses forces, accroître la pression sur le *laager* et se préparer à empêcher toute tentative de renfort.

Chez les Canadiens, le moral remonta rapidement. La nuit qui suivit la bataille fut la première en sept jours où les soldats purent se reposer. Il restait de tristes tâches à accomplir, tel l'enterrement dans une longue tranchée de 17 de leurs morts; mais les survivants étaient conscients d'avoir fait la preuve de leur virilité. Smith-Dorrien vint le leur confirmer, multipliant les louanges à leur égard. Le bataillon demeura inactif jusqu'en début de soirée, le 19. Puis, on envoya les Canadiens prendre position sur la face nord-ouest du *laager* boer. Le jour suivant, ils purent assister de près aux horreurs de la guerre moderne : les batteries navales britanniques pilonnaient incessamment le camp de Cronje, emplissant l'air de nuages de poussière et de lyddite jaunâtre. Les Boers disposaient d'un faible élément de rétorsion. Lorsque des charrettes-citernes vinrent ravitailler les Canadiens assoiffés, une nouvelle arme gronda dans le camp boer. Il s'agissait du nouveau canon Vickers-Maxim, au «pom-pom» caractéristique. Ses obus explosifs d'une livre (1/2 kilogramme) chutèrent en bondissant vers les lignes canadiennes. Aucun homme ne fut blessé mais les charrettes durent s'éloigner. «Ce canon, écrit Otter, a un effet très intimidant, infiniment plus désastreux que toute autre arme dont nous avons subi le feu.»

Durant la semaine qui suivit l'affrontement initial, les quatre bataillons de Smith-Dorrien se relayèrent à occuper les tranchées, à garder l'artillerie, à occuper une colline plate d'arrière-garde, dont auraient pu s'emparer des renforts boers, et à se reposer. Les deux jours où les soldats d'Otter furent envoyés à l'arrière furent marqués par de lourdes averses, rappelant aux jeunes Canadiens que l'humidité et le froid n'étaient pas plus enviables que la chaleur et la soif. Aucune attaque n'eut lieu. Le 21, De Wet abandonna Kitchener Hill au sud, afin d'éviter l'encerclement. À Poplar Grove, le contingent de renforts boers s'accrut progressivement. Toutefois, même les messages religieux de Paul Kruger, le président du Transvaal, ne suffisaient pas à relever le moral des troupes. La guerre avait tourné au désavantage des *burghers*. Lorsque les Boers se décidèrent d'attaquer, le 23, ils échouèrent lamentablement.

Dans le *laager* de Cronje, le moral s'étiolait dans les tranchées détrempées; la situation était devenue invivable. La nourriture était presque épuisée. L'air était empuanti par la fumée de lyddite et par les carcasses en décomposition qu'il était devenu inutile de jeter dans une Modder sortie de son lit. De Wet fit savoir à Cronje qu'il devrait chercher à se sauver lui-même en tentant une sortie. Indomptable malgré la crise, le vieux commandant boer fit bâtir par ses hommes un pont en bois en travers de la rivière. Mais les Britanniques avaient réussi, l'après-midi du 26 février, à traîner en position de lourdes batteries de siège. Les nouveaux obus faisaient trembler la terre dans le camp assiégé ce qui soulevait des geysers de poussière aussi hauts que des peupliers. Même les ingénieuses tranchées en bouteille des Boers devenaient vulnérables. Un tir au but fracassa le pont. On parlait maintenant de reddition dans tout le camp boer.

Le 24, les Canadiens revinrent de la colline arrière pour leur journée de repos. La nuit précédente avait fait de leur camp un véritable bournier mais le retour du soleil sécha vite vêtements et couvertes. Ils continuaient cependant à souffrir de la faim et de l'horrible puanteur venant de la rivière. Quelques malheureux soldats durent descendre dégager à la perche les cadavres d'humains et d'animaux, qui risquaient de provoquer une inondation. La Modder étant la seule source d'eau potable des troupes, cette eau repoussante fut à l'origine de l'épidémie de fièvre typhoïde qui décima plus tard le contingent canadien.

Lundi le 26, les Canadiens occupèrent à leur tour les tranchées qui gagnaient lentement le flanc ouest de Cronje. La journée suivante, «Majuba Day», était un anniversaire bien connu de chaque soldat boer et britannique. Dix neuf ans plus tôt, à Majuba Hill, les britanniques avaient subi leur plus cuisante défaite aux mains des Boers. Hector Macdonald, l'ex-assistent-drapier qui commandait maintenant la *Highland Brigade*, y avait été fait prisonnier et il implora de Roberts l'occasion d'une attaque vengeresse. Le vieux maréchal y consentit à contrecœur. Le soir du 26, Smith-Dorrien amena ses ordres à Otter.

L'attaque se ferait de nuit, en silence. Les Canadiens seraient dans le peloton de tête. Si leur avance était stoppée, ils creuseraient des tranchées et resteraient sur place. Cinq cent hommes et un groupe de *Royal Engineers* s'entassèrent dans la tranchée avant. Pendant que les sentinelles scrutaient l'ombre, la plupart des hommes somnolaient. Peu avant deux heures du matin, Otter les éveilla. Sur le coup de deux heures, le premier rang grimpa hors de la tranchée et se mit en marche, baïonnette au canon. Quelques instants plus tard, le second rang suivit, fusils en bandoulière et pelles à la main. Chaque homme priait pour que le contingent puisse atteindre les lignes boer avant

d'être décelé. La tension montait, mètre après mètre. Les Boers les avaient sûrement déjà entendus... Dormaient-ils? Les rangs avaient déjà franchi près de 400 mètres.

Soudain retentit un coup de feu, puis un autre. La plupart des Canadiens obéirent à l'ordre de se jeter par terre. D'aucuns coururent de l'avant mais furent fauchés alors que les tranchées boer explosèrent de coups de feu. Sur le front droit, deux compagnies prises à découvert subirent 6 morts et 21 blessés. Douloureusement blessé à l'épaule, le major Oscar Pelletier, qui commandait le flanc droit, revint à pied vers l'arrière. Le reste des Canadiens et des ingénieurs se mit à creuser furieusement. Sur la gauche, une voix anonyme cria : «Battez en retraite en ramenant vos blessés». Quatre compagnies canadiennes obtempérèrent et retournèrent à leur tranchée, victimes de la confusion propre aux mouvements nocturnes.

Heureusement pour la réputation des Canadiens, les deux compagnies du flanc droit, celles de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick, étaient restées en place. À l'aube, elles purent constater l'état désastreux du bataillon boer. Majuba Day ou non, les hommes de Cronje avaient décidé de se rendre. À la levée du jour, ils élevaient leurs fusils en signe de reddition. Les Canadiens continuèrent leur tir durant une heure. Ce n'est qu'à six heures du matin, lorsqu'un Boer émergea de son trou avec un mouchoir sale noué au bout d'un bâton, qu'ils cessèrent le feu. Quelques minutes plus tard, sir Henry Colvile, que les Canadiens voyaient pour la première fois de la bataille, arriva pour négocier la reddition. Incapable de retenir ses hommes, Cronje accepta amèrement l'inévitable. Escorté par un général britannique tiré à quatre épingles, le gigantesque vieillard dans son manteau vert crasseux, monta sur un poney, et partit rencontrer lord Roberts. Derrière lui, 4 000 Boers épuisés sortirent de leurs trous et firent de leurs armes une pile énorme en attendant l'arrivée de la cavalerie britannique. Pour la première fois en de nombreux jours, les canons se turent. Certains des Boers se mêlèrent aux Canadiens, étonnés que des hommes soient venus d'aussi loin pour les combattre.

L'attaque de nuit avait coûté aux Canadiens 12 morts et 33 blessés. Elle n'avait pas influencé la décision évidente chez les Boers de se rendre. En fait, le repli partiel de nos troupes avait peut-être redonné quelque vigueur aux hommes de Cronje. Otter ne se fit aucune illusion. La victoire, confessa-t-il à son épouse, «fut moins satisfaisante et complète que ce que nous espérions». Seule la chance avait laissé deux de ses compagnies en position.

VI

La vérité ne changea rien à l'affaire. La défaite de Majuba

Hill avait été vengée. Au départ, les contingents coloniaux étaient, aux yeux des Britanniques, moins des renforts militaires que des symboles de la solidarité impériale. Le rôle prêté aux Canadiens à l'aube de Majuba Day offrait une perfection dramatique que la simple vérité n'aurait pu affadir. Un Hector Macdonald en liesse fit porter à Otter deux bouteilles de champagne. À Westminster, les députés britanniques ovationnèrent la mention des Canadiens. Caton Woodville, le plus en vogue des peintres britanniques de scènes militaires, se dépêcha d'immortaliser Paardeberg en un tableau purement romantique. Quant à lord Roberts, il donna l'ordre que soit réservé aux Canadiens le privilège d'occuper le camp boer.

Même pour des chasseurs de souvenirs, c'était un privilège discutable que de pénétrer dans ce miasme d'excréments et de putréfaction. Écoeurés mais affamés, les Canadiens tirèrent parti de cet honneur en tentant de faire cuire en galettes la farine de maïs saisie chez leurs captifs. Il en résulta des malaises désastreux bien que, comme l'écrivit plus tard une des victimes, «on préférerait le risque d'un mal de ventre à la certitude de la famine».

La guerre était loin d'être terminée pour les Canadiens; elle se prolongerait jusqu'au printemps de 1902. La plupart des milliers de kilomètres que les hommes d'Otter devait parcourir à pied étaient encore devant eux. D'autres contingents viendraient du pays les rejoindre. Les Canadiens remporteraient d'autres honneurs et partageraient d'autres pertes. En quelques mois, l'Afrique australe deviendrait le théâtre d'une nouvelle forme de guérilla, ainsi que des cruelles et coûteuses mesures de rétorsion qui en vinrent à bout.

Toutefois, après Paardeberg, on ne douterait plus jamais de l'éventuelle victoire britannique. «Les Anglais, se plaignit le président Kruger, nous ont pris notre Majuba Day.» Symboliquement, sinon de fait, cette victoire était celle des Canadiens. À Paardeberg, ils avaient souffert de leur propre inexpérience, comme tout contingent encore vert. Ils avaient connu des accidents et des malheurs, comme tous soldats. Mais ils en avaient émergé à titre de combattants tout aussi méritants que leurs camarades britanniques.

Ce succès allait servir d'héritage aux combattants canadiens de toutes les guerres de notre siècle.

Pour en savoir plus

Malgré la publication récente de nombreuses monographies sur la guerre d'Afrique du Sud, les meilleures études militaires demeurent celles de Byron Farwell, *The Great Anglo-Boer war* (New York, 1976), et de Rayne Kruger, *Good-bye Dolly Gray* (Londres, 1959). Un certain nombre de soldats ont laissé des récits de leur expérience. Le meilleur de ces livres et le plus facilement accessible est celui de W. Hart-McHarg, *From Quebec to Pretoria with the Royal Canadian Regiment* (Toronto, 1902).

Le colonel Otter fit parvenir à son épouse des lettres longues et sans détours et il a par la suite préparé un compte-rendu détaillé de la bataille de Paardeberg sous forme d'une conférence. Ces documents et d'autres textes inédits constituent la base de deux chapitres de l'ouvrage *The Canadian General: Sir William Otter* (Toronto, 1974).

On trouvera des éléments d'analyse du rôle général du Canada en Afrique australe dans l'ouvrage de Norman Penlington, *Canada and Imperialism, 1896-1899* (Toronto, 1965). Par ailleurs, R.A. Preston offre un aperçu plus général des problèmes de coopération militaire propres à l'Empire dans *Canada and "Imperial Defense"* (Toronto and Durham, 1967). En 1993, le Musée canadien de la guerre lançait sa 28^e publication historique : Carman Miller, *Painting the Map Red, Canada and the South African War, 1899-1902*, (Montréal et Kingston, McGill-Queen's UP, 1993)

Bas de vignettes :

p. 9 :
Sir Wilfrid Laurier, dépeint en tire-au-flanc de la guerre des Boers.

p. 10 :

*Gordon's
Shropshires*
Batteries de campagne britanniques
Kopje de Paardeberg
Attaque canadienne
Gun Hill
Canon Maxim (canadien)
Infanterie légère du duc de Cornwall
Cronje
Positions des Boer
Principales défenses des Boers
Moraine
Gén. Colville, IX^e division
Brigade Highland
Canons de campagne britanniques
Attaques britanniques

Paardeberg : l'attaque occidentale

Noms utilisés : *Duke of Cornwall's Light Infantry*
Highland Brigade
Attaque

p. 12
Les troupes canadiennes en tenue moins que cérémoniale.

p. 17
Des commandos boers à Spion Kop, en 1902.

p. 20
Une charge boer à Brakenlagte. Les Boers étaient des cavaliers et des guérilleros hors-pair et ils tiraient mieux que les troupes de l'Empire.

P.24
Des captifs boers après la bataille de Paardeberg.

SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES
Fred Gaffen, éditeur

1. Tenir bon : la bataille de Châteauguay
par Victor Suthren
2. Les Canadiens à Paardeberg
par Desmond Morton
3. La Percée de la Ligne Hindenburg
par John Swettenham
4. Ortona : Noël
par Fred Gaffen
5. Le Petit Blitz
par Hugh A. Halliday
6. Corée 1951 : deux batailles canadiennes
par James R. Stone et Jacques Castonguay
7. La bataille de Saint-Denis, 1837
par Elinor Kyte Senior
8. Une bataille de nuit : Stoney Creek, 6 juin 1813
par G.F.G. Stanley
9. Jusqu'au bout : la bataille de Harts River (1902)
par Carman Miller
10. Batailles de Ridgeway et de Fort Erie, 1866
par Herewood Senior
11. La bataille de Moraviantown - 5 octobre 1813
Par Robert S. Allen
12. La bataille des forts de Chignectou, 1755
par Bernard Pothier
13. "Une brillante petite opération" : La bataille de Crysler's Farm (1813)
par Donald E. Graves
14. Déluge et enfer : la bataille de Rhénanie, 1945
par Bill Rawling
15. La bataille d'Amiens : 8-11 août 1918
par Brereton Greenhous
16. La bataille pour la côte 70 : 15-25 août 1917
par Fred Gaffen
17. Le Canada doit être réduit, le siège de Québec, en 1690
par Kyle McIntyre

Tous les titres de cette série sont disponibles auprès de l'éditeur.

Balmuir Book Publishing Ltd.
128, av. Manning
Toronto, Canada, M6J 2K5

Paardeberg, en Afrique du Sud, servit de théâtre à une bataille presque oubliée dans une guerre plus ou moins futile, la Guerre sud-africaine. Pourtant, en cette journée de février 1900, un régiment de soldats canadiens créa le modèle de toutes les guerres que mènerait leur pays au cours du 20e siècle. Ils marchèrent et combattirent en fiers alliés de la Grande-Bretagne, bien conscients de leur rôle. Au moment de l'épreuve, ils firent preuve du courage et de la compétence qui ont toujours caractérisé les Forces canadiennes depuis lors.

Musée canadien de la guerre

LOGO MUSÉE NATIONAL DE L'HOMME
BALMUIR MUSÉES NATIONAUX DU CANADA